

Réflexions sur l'art

Avant de lancer le débat, cette introduction cerne l'angle sous lequel il va être lancé. Le thème choisi, l'art et la beauté, concerne son rapport avec la philosophie (raison d'être de l'atelier) et non la philosophie de l'art... Ainsi, il s'agira de s'interroger d'abord sur une définition de l'art avant d'en examiner son rapport avec la philosophie, ce qui revient à débattre de sa place et de son rôle dans nos vies. Bien évidemment, on ne peut prétendre faire un tour exhaustif d'un tel sujet, mais de l'enrichir de vos réflexions.

I. DEFINIR L'ART

En première approche, il est possible de définir l'art, comme étant l'apanage, le caractère saillant, de toutes actions portées à leur plus haut degré possible d'élaboration et de perfectionnement. Cela concerne toutes les activités humaines, y compris les pires, comme : « l'art de la guerre ». Ce n'est toutefois pas suffisant pour en faire une « œuvre ». Pour élever quelque chose au rang d'œuvre, plusieurs éléments sont encore nécessaires, nous le verrons, mais le principal est de correspondre au goût du plus grand nombre, voire d'entrer dans les canons académiques établis par des instances réputées compétentes. Le jugement final est subjectif, c'est-à-dire à dire aussi divers que l'affirme la maxime populaire : « tous les goûts sont dans la nature », nous en reparlerons, à propos de ce qui serait « artistique » ou pas. S'il existe des œuvres d'art reconnues massivement comme telles, elles ne peuvent, pour autant, se prévaloir d'un jugement objectif. Nous pouvons librement les apprécier ou les détester et même, volontairement ou non, les ignorer.

Il n'y a donc pas de définition, unique et universelle, de ce qui constitue l'Art, bien que, depuis l'antiquité, il soit codifié.

Dans l'antiquité, les arts sont pluriels et nommés : les « sept arts libéraux ». Ils étaient répertoriés selon un classement, que l'on retrouve en France au moyen-âge, fixant ce que tout individu réputé « libre » se devait de maîtriser, constituant ainsi une base pour l'éducation. Ces sept arts se répartissaient en deux branches :

1. Le trivium, ou sciences des mots : Grammaire, Rhétorique, Logique ;
2. Le quadrivium, ou sciences des choses : Arithmétique, Géométrie, Astrologie ou Astronomie et Musique.

Pour en faciliter la mémorisation, on faisait répéter cette phrase aux élèves : « La Grammaire parle, la Dialectique enseigne, la Rhétorique colore les mots, la Musique chante, l'Arithmétique compte, la Géométrie pèse, l'Astronomie s'occupe des astres .

Selon la classification établie en 1969 par le philosophe Étienne Souriau en se basant sur des caractéristiques sensorielles, sept activités sont considérées comme « Art » avec une majuscule :

En premier, l'architecture ; en second, la sculpture ; en troisième, les arts « visuels » (peinture, dessin, etc.) ; en quatrième, la musique ; en cinquième, la littérature (poésie ou dramaturgie) ; enfin en sixième, les arts de la scène (théâtre, danse, mime, cirque, humour) ; à cette liste se sont ajoutés en septième, le cinéma, puis, depuis peu, en huitième : la bande dessinée.

Il y aurait, par conséquent, deux grandes catégories d'art : un art dit « majeur », « le grand art » et un art « mineur », plus ou moins assimilé à l'artisanat hautement qualifié.

Les détracteurs parlent « d'art convenu », qui sous-entend, en quelque sorte, une définition officielle de l'Art, dont le contenu fait partie de la Culture, dont chacun doit être imprégné, et dont les

éléments permettront d'affiner le « goût commun », voire de le « normaliser ».

De ce contenu convenu, naissent inmanquablement des préjugés, à la longévité variable, qui n'ont pas manqué de provoquer, jusqu'à nos jours, quelques batailles mémorables.

Les exemples ne manquent pas ! On peut, en effet, évoquer les « premières » de la pièce de Victor Hugo Hernani ; du ballet de Stravinsky Le sacre du printemps ; ou encore les premières toiles des peintres impressionnistes crevées à grands coups de parapluie ! Et, plus près de nous, les colonnes de Buren, la pyramide du Louvre de Pei, ou encore l'intrusion de l'art contemporain au château de Versailles, etc.

Au fur et à mesure de l'adhésion aux modernités, le champ des « reconnaissances nouvelles » voit ses adeptes s'agrandir et laisser la place à de nouveaux conflits de générations pressés d'imposer leur nouvelles « normes ».

Car il s'agit bien de normes, imposées comme constitutives de la société, transmises par l'éducation et désormais impulsées par les marchés. Car l'art est aussi une marchandise, considérée comme un placement, et doit, comme tout produit, pour perdurer et augmenter sa clientèle, évoluer et se diversifier, voire se démocratiser, notamment par des reproductions à une échelle quasi-industrielle.

C'est ainsi, que la partie la plus « avertie », mais aussi la plus aisée de la population, impose régulièrement ce que l'on nomme parfois : « le goût d'une époque »...

Au fil du temps, la bergère Louis XV a été jugée plus élégante que le lourd fauteuil droit de Louis XIV, le style « nouille » ou l'art déco se sont imposés et ainsi de suite jusqu'au « design ». Une habitude garantissant aujourd'hui la prospérité du « marché de l'art ».

Les œuvres, lorsqu'elles atteignent des prix vertigineux, au point que même les musées ne peuvent les acquérir, en sont réduites à ne rayonner que dans le cadre étroit d'une exposition privée, quand elles ne sont pas carrément remisées au fond d'un coffre-fort !

Le marché est dopé aussi bien par la rareté de certaines œuvres, par leur ancienneté, que par la créativité contemporaine. Pratiquement toutes ces œuvres font l'objet d'une cotation servant de boussole aux amateurs de placements rentables.

Aujourd'hui, dans l'acception courante, c'est-à-dire le sens le plus courant donné au mot, l'art va de pair avec la sensibilité, principalement esthétique, mais, on vient de le voir, il n'est pas recherché exclusivement pour le frisson sensoriel qu'il procure...

Les subventions et les achats publics, cependant, assurent la pérennisation des activités artistiques et parfois imposent des orientations esthétiques.

L'art abstrait, spécialement en peinture, la musique contemporaine aussi, s'émancipe des canons de l'art officiel pour susciter des émotions nouvelles dont la teneur n'est pas toujours immédiatement perceptible et familière du grand public. On peut craindre que cela ne fasse que renforcer l'impression que l'art est le domaine réservé d'une élite qui s'auto-plébiscite et qui nourrit le marché.

Heureusement, à côté de ce « grand art », il existe bel et bien un art populaire, qui, d'ailleurs, lorsqu'il s'impose est très vite récupéré ! Et c'est tant mieux pour les arts « mineurs », car les fanfares, les fêtes populaires peuvent continuer à réjouir une partie non négligeable de la population qui se choisit sans complexe tout ce qui peut donner de l'attrait à leur environnement sans se préoccuper de faire ou non de l'art, et encore moins dans les normes. Ce qui fait l'art c'est la création, elle est à la portée de toutes et tous : dans le tricot fait main, dans les fleurs du jardin ou des corbeilles habilement disposées

auprès de nains en plâtre, dans les photos pour lesquelles nous posons spontanément, dans l'écriture même indifférente au Goncourt, etc. La liste est heureusement longue !

La vivacité créative de l'art, majeur ou non, certes n'échappe pas à la logique commerciale, mais au-delà, se pose cette question : qu'est qui confère à une activité un caractère « artistique » et aboutit à la création d'une œuvre ? Ne dit-on pas que telle ou telle action est réalisée « avec art » ?

Si l'on suit Paul Valéry, il n'y a pas de différence entre les arts, car ce qui précède toute démarche esthétique et éveille les émotions, c'est la poésie, qui est universelle.

L'art va de pair avec la sensibilité, principalement esthétique, engendré par le regard poétique que l'on peut porter sur toute chose. Cela signifie qu'au-delà de la simple fabrication - d'un objet, d'une peinture même murale, d'une chanson, d'une coiffure ou d'un vêtement, etc. – l'être humain cherche à y adjoindre une autre dimension, ce que l'on qualifie communément de « supplément d'âme », en précisant, parfois, qu'il est inqualifiable ; ou encore qu'il constitue un « je ne sais quoi », qui attribuera à la réalisation finale son caractère unique et son degré d'originalité. Force sera de constater que la mission assignée à la démarche artistique est loin de se limiter à celle de créer la beauté mais plutôt de stimuler notre sensibilité, y compris pour nous délivrer des messages de toute nature, en particulier philosophique.

C'est ainsi que l'on voit apparaître de nouvelles formes d'art, telles les « installations » qui mettent en scène parfois des objets quotidiens. Ceux-ci perdent leur banalité par le simple fait d'être exposés, mais sont aussi le support d'z différents messages. Ainsi au musée Guggenheim de Bilbao, une cuisine réalisée à l'échelle de ce que voyait un enfant de trois-quatre ans, alertait sur les dangers du quotidien ; plus philosophique sur le principe de responsabilité,

« Poissons dans des mixeurs » fut l'une des œuvres les plus controversées de Marco Evaristti, plasticien danois spécialisé dans le Shock Art. En 2003, l'artiste présentait au musée Trapholt de Kolding (Danemark) une installation consistant en une série de mixeurs contenant chacun un poisson rouge. Au visiteur, s'il ne pensait pas que les appareils étaient ou non état de marche, avait le libre le choix d'appuyer ou non sur le « bouton de la mort ». Dès le vernissage, deux spécimens étaient réduits en bouillie. D'où tollé, puis poursuites judiciaires contre le directeur du musée pour « actes de cruauté sur des animaux ». Le directeur a été finalement relaxé au motif que les poissons n'avaient pas eu le temps de souffrir : un technicien en électroménager et un expert vétérinaire sont venus expliquer à la barre que, vu leur vitesse, les lames du mixeur avaient instantanément tué les poissons, lesquels n'avaient donc éprouvé aucune douleur...

II. L'ART & LA PHILOSOPHIE

L'art fait partie de notre environnement et, surtout dans son rôle de vecteur de la beauté, est censé nous rendre la vie plus agréable. Cet aspect est important, car il concerne typiquement une question existentielle totalement philosophique, avec cette interrogation : peut-on vivre sans l'art ?

Si l'humain éprouve le besoin d'aller jusqu'à choisir la forme de ses couverts et des verres utilisés pour ses repas, est-ce instinctivement, par réflexe éducatif, voire d'appartenance sociale ? Est-ce parce qu'il ne peut se passer d'introduire de l'art, ou ce qu'il considère comme tel, autour de lui ? L'art serait de ce fait constitué de tout ce qui ne se réduit pas au beau mais au confort et à la sérénité que diffuse un environnement que l'on peut choisir et que l'on considère comme nous correspondant.

L'araignée, nonobstant la répulsion qu'elle suscite chez beaucoup de gens, élabore une toile qui apparaît à la fois complexe dans sa réalisation mais aussi pourvue d'une grande beauté, surtout lorsque nous la découvrons nimbée de perles de rosée qui scintillent au soleil levant. L'araignée - en aurons-nous un jour la certitude ? – n'a vraisemblablement aucune intention artistique dans sa démarche cantonnée à satisfaire un besoin physiologique basique. C'est donc nous qui prétrons à cette toile un caractère artistique. De là, est-ce suffisant pour conclure que l'art serait, comme le rire, le propre de l'humain ? Qu'il entretiendrait cette dimension supérieure pour alléger le poids terrible de sa destinée irréversible en rendant le fardeau moins lourd ? Est-il motivé pour laisser quelque chose de concret après lui, continuer à exister dans l'incertitude d'une vie post-mortem et ainsi disparaître avec la certitude d'un passage sur terre qui n'aura pas été vain ? L'art ne serait alors que la sublimation de notre condition humaine. Tenter de comprendre les raisons de notre présence sur terre et ce que nous faisons de notre existence, font partie fondamentalement de la démarche philosophique, même si la philosophie pose davantage de questions qu'elle ne nous offre de solutions. On va voir que la place et le besoin d'art dans notre vie dépend très fortement de notre conception de l'existence humaine.

Si nous considérons que l'on ne « vit » qu'une fois, nous serons davantage incités à « profiter de la vie » en la rendant la plus agréable possible : l'art, sous toutes ses formes en est alors un des vecteurs indispensable ! Il est, de ce point de vue, utile de faire remarquer que dans les régimes politiques autoritaires, théologiques et/ou totalitaires, l'art est muselé, voire prohibé.

Il est peu envisageable de prêter au monde animal et végétal des préoccupations métaphysiques, propices ou non, à cultiver un certain « art de vivre », la démarche artistique serait donc typiquement humaine.

Cultiver l'art, relèverait-il d'un désir d'aller au-delà de ce que la contemplation de la beauté de la nature, source première de l'émotion artistique.

Pour celles et ceux qui voient à travers la nature l'œuvre d'un dieu, il est impossible, par définition en quelque sorte, de prétendre, en la représentant, de faire mieux. Toute forme d'art devient sacrilège et leur dieu, lui-même n'est pas représentable : comment représenter la perfection absolue ?

Émancipé de cet interdit, l'art trouve aussi sa justification dans son ambition, souvent revendiquée, de délivrer un message qui va au-delà de la simple représentation, même quand l'œuvre se veut figurative ou décorative.

Une œuvre d'art n'est pas la représentation d'une chose belle, mais la belle représentation d'une chose, disait Kant. Les peintures noires de Goya, adoptant un choix esthétique totalement inhabituel et plutôt choquant en fait un vecteur particulièrement efficace pour dénoncer les exactions de l'armée napoléonienne.

Quel message délivre exactement les monuments aux morts, tombes sans cadavres, avec son statuaire parfois remarquable, composé souvent de soldats nus figés au moment précis où la mort les foudroie, dans une pause soigneusement étudiée par l'artiste ? Est-ce l'élan patriotique, qu'il faut magnifier et stimuler ? Est-ce destiné à entretenir le souvenir, prolonger la mémoire ? Est-ce pour adoucir la cruelle réalité qu'elle révèle, celle d'une mort provoquée, précipitée, prématurée ?

Les décors somptueux des cathédrales n'ont-ils pas eu pour mission de nous préfigurer le luxe qui attend les fidèles dans leur vie post-mortem, la rend même enviable au point de la faire préférer à leur existence terrestre ? De minimiser le martyr ?

À quelle conclusion philosophique aboutir ? Je me risque à esquisser la mienne :

Si nous voulons un peu d'éternité, c'est dans les souvenirs de ceux qui perdureront après nous, ou nous succéderons, que nous continuerons d'exister. C'est en leur laissant quelque chose de bien plus important que les biens matériels pour les encourager à profiter de la vie. C'est en leur léguant un art de vivre, qui bien que lucide sur le caractère fugace de l'existence, fait toute sa place à la sensibilité poétique, celle qui crée ce petit supplément d'âme qui fait de nos actions des œuvres d'Art à notre portée et des œuvres qui, elles, auront une valeur qui n'a pas de prix.